

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 8

Artikel: Les cerises du Vallon de Gueuroz
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les lire, vous voudrez bien inscrire la Société artistique et littéraire de Lasarraz au nombre de vos abonnés, et adresser votre feuille au Comité, qui s'empressera de *satisfaire M^{onsieur}* (style de province).

Agréez l'assurance de notre considération distinguée.

Pour le Comité,

M. H. vice-président.

En commençant aujourd'hui la publication *des Cerises du vallon de Gueuroz*, nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs, dans cette charmante nouvelle, un échantillon de l'intéressant ouvrage de M. E. Rambert, *les Alpes suisses*, édité par M. J. Cherbuliez, libraire, à Genève. Nous remercions vivement l'auteur et l'éditeur qui ont voulu nous autoriser à reproduire une partie de cet ouvrage, qui, dès son apparition, a été si généralement et si favorablement accueilli.

Les cerises du Vallon de Gueuroz¹.

La journée avait été longue, le soleil ardent, et malgré la souplesse naturelle à des jambes de seize ans, nous commençons à songer aux plaisirs de l'arrivée et aux molles délices du repos. Enfin, nous atteignîmes les prairies du vallon de Gueuroz. La plaine n'était pas loin; encore vingt ou trente minutes, et nous devions être à l'auberge où nous comptions passer la nuit. Nous avions faim, et depuis quelque temps déjà la perspective du souper nous faisait doubler le pas; mais ces fraîches pelouses étaient trop séduisantes pour des genoux rompus. L'un de nous donna l'exemple, et nous voilà tous sur l'herbette.

Ce vallon de Gueuroz, qui, il y a quelques années, était complètement inconnu des touristes, est moins solitaire aujourd'hui. On visite la gorge du Trient; puis, au retour, on est pris du désir de la voir d'en haut. De l'autre côté de la rivière s'offre justement un sentier; on le suit, on monte, et de zig-zag en zig-zag, on arrive sur une terrasse légèrement creusée, qui coupe la pente de la montagne. A l'entour, tout est sauvage; mais la terrasse elle-même est riante; c'est une de ces jolies retraites, comme la nature en ménage dans les lieux les plus déshérités. Quelques maisons rustiques, ombragées de beaux arbres, des champs, des prairies vertes, et tout auprès Fabime, la gorge terrible, œuvre des eaux et des siècles: voilà le vallon de Gueuroz.

Nous étions assis au bord du sentier, respirant, avec l'air du soir, l'évanescente senteur des foins coupés, et guettant du coin de l'œil de petites cerises rouges, qui pendaient en grappes serrées aux branches de l'arbre voisin. Elles sont bien tentantes, surtout pour des écoliers en vacances, les cerises de la montagne. Il est vrai qu'il en faudrait trois pour faire une cerise de la plaine; mais la chair en est plus ferme, le goût plus piquant, le parfum plus fin, et les vers n'y touchent pas. Il serait difficile de dire qui nous montra le chemin; mais nous ne nous étions pas reposés cinq minutes, que déjà nous ne songions plus à la fatigue, et que, juchés sur l'arbre, nous le dévalisions à plaisir. Nous étions quatre, et il y avait quatre branches principales: chacun eut la sienne.

Cependant une femme travaillait dans un champ à peu de distance; un enfant jouait auprès d'elle. Elle le prit par la main, s'approcha, et nous dit que ce cerisier appartenait à M. le Président, que M. le Président était venu à Gueuroz pour faire ses foins, et que, s'il nous voyait, il nous gronderait. Nous lui répondîmes que nous avions beaucoup marché et que nous avions soif: — « Eh bien! reprit-elle, venez avec moi. — Nous fîmes comme elle voulait, heureux de nous régaler en sûreté de conscience. Elle nous conduisit dans un verger attenant à une maison en bois, bien vieille, bien noire, aux petites fenêtres

brunies, et nous montrant une demi-douzaine de cerisiers, elle nous laissa choisir; après quoi, sans abandonner l'enfant qu'elle tenait toujours par la main, elle retourna à son travail. Quand nous fûmes rassasiés, on me dépêcha auprès d'elle pour lui payer ses cerises. Je demandai le prix; elle dit qu'elle ne prendrait rien; je lui offris quatre *batz*, mince rémunération, calculée beaucoup moins sur le dégât que nous avions fait que sur la légèreté de nos bourses d'écoliers. Elle refusa, s'excusant de ce que ses cerises ne valaient pas celles de M. le Président; mais, répétait-elle, *il vous aurait bien fait payer l'amende, quand même vous êtes des Messieurs*. Cependant, comme j'insistais, elle avisa deux enfants qui arrivaient dans le vallon, pieds nus en dégüenillés: « Ce que vous voulez me donner, dit-elle, donnez-le à ces pauvres petits; ils en ont plus besoin que moi. »

Cette simple aventure nous laissa un vif souvenir. Avec son jupon court et encore relevé pour faciliter le travail, avec ses gros souliers chargés de terre, avec sa coiffe valaisanne, ornée de rubans fanés, cette femme avait pourtant quelque chose de noble et de distingué. Nul doute qu'elle n'eût été belle dans le temps, et il était facile de voir que si elle avait perdu toute fraîcheur de jeunesse, c'était moins le fait de l'âge que celui des soucis et de la peine. Elle n'était pas vieille; elle n'était que ridée, maigre, hâlée. Elle avait encore de beaux yeux noirs, grands et candides. Au reste, elle parut s'inquiéter fort peu de nous. La plupart des montagnardes auraient profité de l'occasion pour nous demander mille choses, d'où nous venions, ce que nous faisons, qui nous étions; elle, au contraire, elle ne nous avait pas dit une parole inutile, pas un mot de curiosité; elle n'avait quitté l'ouvrage que pour nous rendre service, et quand j'avais été lui parler au champ, elle n'avait laissé reposer sa bêche qu'autant que la politesse l'exigeait. A peine avais-je dit adieu, qu'elle l'enfonçait de nouveau dans le sol et labourait de toutes ses forces.

Dix ans plus tard, je revis le vallon de Gueuroz. C'était à la même époque de l'année; les cerises rouges brillaient encore au bout des branches et les foins embaumaient l'air. Je voulus renouer connaissance et j'allai heurter à la porte de la petite maison noire. Je heurtai trois fois sans réponse; la porte était fermée. Enfin, comme je parlais, une fenêtre s'ouvrit, non pas une fenêtre, seulement un guichet, et une figure se montra. C'était une vieille femme, la tête nue, les cheveux gris et rasés, le regard effaré: c'était la folie en personne. Je ne sais trop ce que je lui dis; mais je n'en obtins d'autre réponse que ce regard effrayant, à la fois fixe et vague qui semblait chercher dans le vide. A la fin elle balbutia quelques paroles confuses, dont je ne compris rien, sinon qu'elle parlait de quelqu'un qui attendait. Je m'éloignai rapidement. A quelques minutes de là, un vieillard dressait une échelle, justement contre le cerisier du président. Je me rapprochai sous prétexte de lui demander à acheter du fruit, mais au fond dans le but de lier conversation. Les vieillards sont causeurs, et je sus bientôt tout ce que je voulais savoir. Hélas! quelle tragique histoire! Elle est courte et simple; elle n'en est que plus triste. La folle que je venais de trouver enfermée chez elle était bien la robuste paysanne que nous avions vue dix ans auparavant bêcher avec tant d'ardeur.

Mais voici ce qui s'était passé.

(La suite au prochain numéro.)

Un jour qu'il faisait excessivement chaud, deux messieurs se promenant ensemble, l'un dit à l'autre: « Il fait une chaleur *tropicale*. » Un coiffeur ayant entendu ces paroles, ne manqua pas de tirer partie de cette expression toute nouvelle pour lui. Le lendemain, le temps s'étant un peu rafraîchi, l'artiste en perruques dit au premier client qui se présenta dans sa boutique: Il fait encore bien chaud; mais la chaleur est moins *picale* qu'hier. »

L. MONNET; — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.

(1) Extrait de: *Les Alpes suisses*, par Eug. Rambert, 1 vol. in-12, prix: 5 fr. 50 cent., chez J. Cherbuliez, libraire à Genève.